

Goethe

LES TROIS MODES DE TRADUCTION

Il y a trois sortes de traductions. La première nous fait connaître l'étranger dans notre sens à nous; pour cela, rien de mieux que la simple traduction en prose [...]

Une seconde époque vient ensuite, celle où l'on s'efforce, il est vrai, de s'adapter aux manifestations de l'existence étrangère, mais où, en réalité, on ne cherche à s'approprier que l'esprit étranger, mais en le transposant dans notre esprit. J'appellerais cette époque *parodistique*, en prenant ce mot dans sa signification la plus pure [...]. Les Français usent de ce procédé dans la traduction de tous les ouvrages poétiques [...]. Le Français, de même qu'il adapte à son parler les mots étrangers, fait de même pour les sentiments, les pensées et même les objets; il exige à tout prix pour tout fruit étranger un équivalent qui ait poussé dans son propre terroir [...]

Mais comme on ne peut longtemps persévérer ni dans le parfait, ni dans l'imparfait, et qu'une transformation doit toujours succéder à l'autre, nous sommes arrivés à une troisième période, qui pourrait être nommée la suprême et dernière période, celle où l'on voudrait rendre la traduction identique à l'original, en sorte qu'elle puisse valoir non à la place de l'autre, mais en son lieu.

Ce mode de traduction rencontre d'abord la plus grande résistance; car le traducteur qui serre de près son original renonce plus ou moins à l'originalité de sa nation, et il en résulte un troisième terme auquel il faut que le goût du public commence par s'adapter [...].

Mais comme, dans chaque littérature, ces trois périodes se reproduisent, parfois en sens inverse, et que les trois modes de traduction peuvent être pratiqués en même temps, une version en prose du *Chah Nameh* et des ouvrages de Nisami serait toujours à sa place [...]

Maintenant, il serait temps d'en donner une traduction de la troisième espèce, qui reproduirait les divers dialectes, les particularités propres du rythme, du mètre et de la prose du texte et nous permettrait de goûter et de savourer de nouveau ce poème dans sa pleine originalité [...]

Mais pourquoi nous avons appelé la troisième époque la dernière, c'est ce que nous allons indiquer en peu de mots. Une traduction qui vise à s'identifier avec l'original tend à se rapprocher en fin de compte de la version interlinéaire et facilite hautement la compréhension de l'original; par là nous nous trouvons en quelque sorte involontairement

ramenés au texte primitif, et ainsi s'achève finalement le cycle selon lequel s'opère la transition de l'étranger et au familier, du connu à l'inconnu.

Source : *Le Divan occidental-oriental*, p. 430-433.